

Françoise Desbordes [Marc Baratin (préfacier), Geneviève Clerico, Bernard Colombat, Jean Soubiran (éds)] — *Idées grecques et romaines sur le langage, Travaux d'histoire et d'épistémologie*

Chantal Kircher

**Édition électronique**

URL : <http://corpus.revues.org/1640>
ISSN : 1765-3126

Éditeur

Bases ; corpus et langage - UMR 6039

Édition imprimée

Date de publication : 10 novembre 2008
ISSN : 1638-9808

Référence électronique

Chantal Kircher, « Françoise Desbordes [Marc Baratin (préfacier), Geneviève Clerico, Bernard Colombat, Jean Soubiran (éds)] — *Idées grecques et romaines sur le langage, Travaux d'histoire et d'épistémologie* », *Corpus* [En ligne], 7 | 2008, mis en ligne le 13 novembre 2009, consulté le 03 octobre 2016. URL : <http://corpus.revues.org/1640>

Ce document a été généré automatiquement le 3 octobre 2016.

© Tous droits réservés

*Françoise Desbordes [Marc Baratin
(préfacier), Geneviève Clerico, Bernard
Colombat, Jean Soubiran (éds)] – Idées
grecques et romaines sur le langage,
Travaux d'histoire et
d'épistémologie*

Chantal Kircher

RÉFÉRENCE

Françoise Desbordes [Marc Baratin (préfacier), Geneviève Clerico, Bernard Colombat, Jean Soubiran (éds)]. *Idées grecques et romaines sur le langage, Travaux d'histoire et d'épistémologie*. Lyon : ENS Editions, 2007, 430 pages.

- 1 Dans cet ouvrage de 430 pages – dont neuf consacrées à un index des auteurs anciens et modernes – Geneviève Clerico, Bernard Colombat et Jean Soubiran ont réuni 22 textes écrits par Françoise Desbordes de 1981 à 2000 et généralement publiés antérieurement dans des revues scientifiques ou actes de colloques. Ces études ne concernent pas la rhétorique, domaine privilégié de l'activité scientifique de F.D., ni les analyses textuelles, les contributions de F.D. à ces disciplines ayant fait l'objet d'une autre publication.
- 2 La Préface est rédigée par Marc Baratin qui a cosigné avec F.D. deux articles réédités ici mais surtout *L'analyse linguistique dans l'Antiquité classique, I Les théories*, ouvrage publié en 1981 à Paris aux éditions Klincksieck, et qui a partagé avec elle la responsabilité du numéro 65 (1982) de la revue *Langages* « Signification et référence dans l'Antiquité ». Il souligne notamment que leur collaboration, née dans l'effervescence intellectuelle des

années 70, est issue de leur curiosité partagée pour les origines de la réflexion linguistique et qu'il a ainsi pu apprécier les qualités exceptionnelles de F.D. dans la traduction (fidèle, simple et élégante) en français des textes des grammairiens grecs et latins.

- 3 Jean Soubiran a rédigé la notice sur Françoise Desbordes (1944-1998), élève et étudiante brillante, parvenue toute jeune au rang de chercheur de renommée internationale et professeur « adorée » de ses élèves. Cette notice est suivie d'une bibliographie (59 titres) de F.D.
- 4 Dans la « Présentation », Geneviève Clerico a mis l'accent sur les grands principes de F.D. Elle rappelle d'abord la distinction fortement soulignée par F.D. entre grammaire et *grammatica* : il ne s'agit pas de mesurer les savoirs anciens à l'aune des sciences modernes. Elle montre aussi, à l'aide de quelques exemples, que F.D. a souvent remis en cause, sans dogmatisme prétentieux, des idées reçues : invitation à la prudence concernant l'héritage stoïcien des grammairiens latins, négation de l'uniformité des *artes*, rappel de l'importance de l'écrit à une époque où l'on avait tendance à oublier que la γραμματική était la science des lettres.
- 5 Les éditeurs ont renoncé à un plan chronologique qui aurait peut-être permis de suivre l'évolution de la réflexion de F.D. et de ses choix de recherche, à l'instar de la dernière contribution du volume reprise d'un hommage rendu par F.D. à son maître Georges Dumézil. Néanmoins son décès prématuré n'a pas permis à F.D. de recentrer son activité de recherche sur un domaine délibérément choisi et bien des études sont des réponses à des invitations à des colloques comme celui du centenaire d'O. Von Wartburg sur l'étymologie ou des « commandes » pour un numéro de revue thématique qui lui ont été faites en raison de son ample et solide connaissance de la réflexion linguistique dans l'Antiquité. Les éditeurs ont donc préféré répartir la matière en deux grandes parties thématiques, « Pluralité des points de vue sur le langage : interférences et frontières » et « Analyse de la langue », avec des sous-parties assurant un équilibre du nombre de pages de chaque ensemble.
- 6 La première sous-partie de la première partie est intitulée « Relations entre les disciplines ». Elle commence par l'analyse d'un texte anonyme qui est « aux origines de la linguistique » par sa date de rédaction, environ 400 a.C., les « Dissoi logoi » écrits en dialecte dorien qui donne un échantillon du savoir sophistique appliqué à la composition de discours opposés sur une même chose. C'est l'occasion d'exprimer un certain point de vue sur le langage qui n'est pas une émanation des choses ni une propriété héréditaire mais qui s'acquiert par imitation de l'entourage : la mémoire, qui consiste à rattacher quelque chose à ce que l'on sait déjà, est ainsi à la base de la compétence linguistique. Le second article, « Les idées sur le langage avant la constitution des disciplines spécifiques », est une excellente introduction à la lecture des autres chapitres. F.D. y rappelle qu'entre Aristote (mort en 322 a.C.) et l'auteur anonyme de la *Rhétorique à Herennius* d'environ 80 a.C., à peu près toute la documentation concernant l'étude du langage a été perdue. Or c'est l'époque où les Stoïciens élaborent leur logique et où les érudits d'Alexandrie donnent à la grammaire une impulsion décisive. C'est la raison pour laquelle, en raison de l'unité générale de la tradition gréco-latine, il nous faut compléter les lacunes des textes grecs disponibles par des textes latins qui ont survécu. Ces remarques préliminaires sont suivies d'un exposé historique montrant comment l'intérêt pour le langage s'est d'abord manifesté, dès Homère, par des remarques sur le discours de tel ou tel reposant sur une conception de la « parole-action » puis comment se sont

progressivement constituées des disciplines comme la μουσική, la métrique et enfin, peu avant Platon, la τέχνη γραμματική. La conception de la parole-action fait alors place à une conception de la parole-objet, cette parole réifiée étant séparée de son émetteur et de ce dont elle parle. L'analyse de cette parole a pu être influencée, selon F.D., par l'anatomie médicale ou le découpage sacrificiel. C'est la conception de la parole comme objet d'étude analytique qui permet de distinguer langage et langue et cette distinction a été plus facile à faire pour les Latins qui connaissaient deux langues, le grec et le latin. La troisième contribution est consacrée au « schéma « addition, soustraction, mutation, métathèse » dans les textes anciens ». Ce classement des différences à l'œuvre dans le domaine linguistique à partir de la *Rhétorique à Herennius* reprend les catégories de la physique d'Aristote (quantité > augmentation ou diminution, qualité > altération, lieu > translation). Sont ainsi illustrées les relations entre disciplines et une conception matérialiste du langage. Le dernier article de cette sous-partie, écrit en collaboration avec Marc Baratin, « La « troisième partie » de l'*ars grammatica* », concerne les sous-disciplines constitutives de la *grammatica* et amorce la sous-partie suivante qui traitera essentiellement de la place respective du latin et du grec chez les grammairiens latins. En effet, aux deux parties des τέχναι grecques dont l'archétype est le texte attribué à Denys le Thrace (correspondant *grosso modo* à une phonétique suivie d'une morphologie), répondent trois parties dans les *artes* latines. On considère généralement que cette « troisième partie » aurait été élaborée au deuxième siècle a.C. à Rome dans le Cercle des Scipions et serait l'héritière d'une τέχνη élaborée à Pergame sous influence stoïcienne. Dans cette « troisième partie », il est usuellement question des *uitia* et des *uirtutes*. Mais Françoise Desbordes et Marc Baratin montrent que les notions de *uitia* et de *uirtutes* varient d'un auteur à l'autre : le barbarisme est un *uitium* mais le métaplasme qui lui ressemble beaucoup est un ornement de style etc...La correction était la meilleure ἀρετή en Grèce mais avec Cicéron, et surtout Quintilien l'avéritable qualité du discours est son ornementation. Ils soulignent aussi que la « troisième partie » des *artes* des *grammatici (latini)* n'est pas immuable et que c'est une erreur de considérer que le plan des *artes* est le même chez Donat (au quatrième siècle de notre ère) et chez tous les *grammatici latini*.

- 7 La deuxième sous-partie de la première partie, intitulée « Orientations idéologiques », évoque d'abord, dans les deux premiers chapitres, les relations du grec et du latin chez les grammairiens de l'Antiquité. Le premier, « *Latinitas*, constitution et évolution d'un modèle de l'identité linguistique » montre, à l'aide de citations de la *Rhétorique à Herennius*, de Cicéron, de Macrobe, de Servius, de Martial, de Charisius et de Consentius, comment le terme *latinitas* calqué sur le grec *hellenismos* a servi d'abord à désigner la correction linguistique de l'*utraque lingua* opposée à l'usage des langues « barbares » avant de servir à dénoter le fait de parler latin (et non grec ou barbare) puis le fait de parler correctement latin avant que l'*urbanitas* ne soit considérée, par certains, comme supérieure à la *latinitas*. Dans les *artes* tardives, sauf chez Priscien, on constate une lente expulsion de la référence au grec. Le second chapitre, « La fonction du grec chez les grammairiens latins », nous invite une fois encore au discernement : cette fonction a été différente selon les lieux et les époques. Dans un premier temps, on a implicitement considéré que le latin était pratiquement du grec. Le latin a d'abord été décrit en grec par des Grecs puis en latin par des Latins bilingues ; le grec est alors convoqué entre autres pour justifier les exceptions : c'est ainsi parce que c'est ainsi en grec. Il a ensuite été décrit, en latin, par des Latins qui ignoraient le grec. Or comme il est difficile d'avoir une vue neutre de la différence, on considère à ce moment-là que le latin est meilleur que le grec soit parce qu'il préserve un

état plus ancien, soit au contraire parce qu'il représente un progrès. Les deux formes de supériorité sont parfois mentionnées chez les mêmes auteurs... Les Latins inaugurent ainsi un nouveau mode de description linguistique puisque les Grecs n'avaient jamais comparé leur langue à aucune autre. Les deux chapitres suivants, consacrés, l'un à « La pratique étymologique des poètes latins à l'époque d'Auguste » et l'autre à « La pratique étymologique des Latins et son rapport à l'histoire », étendent la recherche à des auteurs comme Cicéron, Varron, Quintilien, Augustin ou Isidore. L'orientation idéologique se manifeste ici de deux manières : d'abord dans un point de vue sur le langage d'inspiration stoïcienne qui considère que la dénomination a une motivation, ensuite dans le postulat que le présent n'a de sens que comme suite fidèle du passé. Cela est à situer dans le cadre historique : ainsi le principat d'Auguste est une restauration, une seconde fondation de Rome. Aussi choisit-on, à cette époque, d'expliquer préférentiellement des noms propres de lieux ou de personnes, ou encore des vocables appartenant au calendrier, donc surtout des substantifs, des adjectifs substantivés et des lexies complexes : l'étymologie d'un mot est souvent l'occasion de raconter une histoire. C'est pourquoi, bien que l'étymologie n'ait pas accédé à Rome au rang de discipline autonome, les Latins nous ont légué des milliers d'étymologies, un même terme pouvant accepter plusieurs étymologies chez un même auteur par application du schéma hérité « addition, soustraction, remplacement (mutation), déplacement (métathèse) ». Cette seconde sous-partie s'achève sur un chapitre intitulé « Raison et dérision de la grammaire chez Virgile « de Toulouse » ». On ne trouve pas chez cet auteur du septième siècle de notre ère (?) une idéologie à proprement parler, mais il expose du moins un certain point de vue sur le langage et sur la grammaire. Ce Virgile était plus vraisemblablement irlandais et son style baroque avant la lettre fait d'excès et de prolifération de formes monstrueuses évoque en effet la culture irlandaise du Haut Moyen-Age. Il connaît la grammaire classique mais reproche aux *artes* d'avoir décrit une norme qui n'est qu'un idiolecte - pour parler en termes du vingtième siècle - refoulant dans le compartiment des « vices » et des « vertus » les variantes tout aussi acceptables du discours quotidien de beaucoup.

- 8 La troisième et dernière sous-partie de la première partie de l'ouvrage est consacrée à Sextus Empiricus, autre franc-tireur qui illustre également un certain point de vue sur le langage. F.D. déploie brillamment sa maîtrise des philosophies antiques et sa connaissance des théories linguistiques contemporaines pour situer ce personnage qui vécut entre 150 et 250 p.C. et dont le scepticisme va du scepticisme radical à un scepticisme modéré selon les œuvres. Le premier article, « Le langage sceptique : notes sur le *Contre les grammairiens* de Sextus Empiricus », précise que, pour Sextus Empiricus, le langage est arbitraire et qu'il n'y a pas de science de l'arbitraire. Le langage n'est donc pas un moyen d'appréhender le réel. Il n'y a rien à en dire et rien d'autre à en faire que de s'en servir. A ce premier article concernant un point de vue sur le langage fait suite un article intitulé « Le scepticisme et les « arts libéraux » : une étude de Sextus Empiricus, *Aduersus mathematicos* I-VI », qui aurait aussi bien trouvé sa place dans la première sous-partie de la première partie où est abordé le problème des « Relations entre les disciplines ». F.D. y montre comment l'empirisme médical de Sextus le conduit à adopter un scepticisme modéré dans la mesure où il ne suspend pas (TM ποχή), comme le ferait un sceptique radical, son jugement sur les arts libéraux. Laissant de côté la dialectique, il établit une nette distinction entre les arts utiles dans la vie quotidienne et la spéculation intellectuelle. Il attaque avec véhémence - sans hésiter à utiliser les sophismes - grammairiens, rhéteurs, astrologues et *mathematici* qu'il met dans le même sac, celui des ensembles dogmatiques. En revanche il formule des appréciations positives sur les

disciplines empiriques comme la médecine, l'astronomie, la navigation ou l'agriculture. Il traite enfin selon un scepticisme orthodoxe géométrie, arithmétique et musique.

- 9 La deuxième partie, « Analyses de la langue », abandonne la philosophie du langage et adopte une perspective plus historique et plus simple, centrée essentiellement sur le latin. Mais la coupure n'est pas radicalement tranchée. La matière est répartie en trois sous-parties. La première intitulée « Quelle(s) grammaire(s) ? » commence par un chapitre sur les « Actes de langage chez Varron ? ». F.D. y montre comment on peut trouver chez Varron, dans un passage du *De lingua latina* (VI, 51-76) relatif à l'étymologie de quelques verbes signifiant « parler », une conscience que « dire, c'est faire » et une intuition de la notion de verbes délocutifs et de performatifs comme *spondeo*. A Rome, la parole-action est la manifestation d'une volonté personnelle mais cette volonté personnelle doit se couler dans le moule social. D'autre part, pour Varron, le langage représente le monde et cette conception s'incarne dans son discours étymologique. Nous trouvons donc dans cet article, comme dans la première partie, la définition d'un certain point de vue sur le langage. Dans le second chapitre, « Sur les débuts de la grammaire à Rome », F.D. retrace l'histoire de cette science importée de Grèce, en rappelant l'idée d'*utraque lingua* puis le problème du contenu des *artes* et la thèse des deux écoles, celle de Denys le Thrace de l'école d'Alexandrie et celle de Pergame qui aurait été adoptée très tôt à Rome et se refléterait dans l'*ars* de Donat au quatrième siècle de notre ère. Là encore, F.D. nous invite à la circonspection en évoquant Quintilien dont l'exposé ne ressemble pas beaucoup à celui de Donat et le cas de Varron dont l'inspiration vient de la dialectique stoïcienne et qui s'intéressa plus aux mécanismes de la production du sens qu'à la correction grammaticale qui était au centre des *artes* scolaires. Dans le troisième chapitre, « L'*ars grammatica* dans la période post-classique : le *corpus grammaticorum latinorum* », reprise du dernier article paru de F.D. (article posthume de 2000), F.D. analyse le contenu de ce corpus beaucoup plus volumineux que celui des *grammatici graeci*, sept volumes d'écrits du deuxième siècle p.C. au sixième, (en précisant les principes de sélection qui ont conduit à retenir les textes « techniques », les *artes*, et pas les textes « historiques » selon la bipartition de Quintilien c'est-à-dire entre autres les commentaires de Virgile, Térence et Horace, l'*Ars breuiata* d'Augustin, la grammaire de Servius (avec l'œuvre de Cassiodore) et les œuvres d'Isidore de Séville. Ici encore, elle met en garde sur la prétendue uniformité du contenu et du plan de ces *artes* et sur l'héritage stoïcien et souligne le cas particulier de Priscien qui veut revenir aux sources grecques (et notamment à Apollonios Dyscole) et introduit la syntaxe qui avait fait l'objet d'un projet avorté chez Varron. Le bref article sur « L'impersonnel d'après les textes théoriques antiques » qui clôt cette première sous-partie nous livre le témoignage des Anciens sur cette catégorie proprement latine qui n'apparaît dans les textes qu'à la fin du troisième siècle de notre ère et où l'on mêle passif impersonnel et verbes impersonnels autres que les verbes météorologiques.
- 10 La deuxième sous-partie concerne les « Matériaux graphiques et sonores » et est en rapport direct avec la thèse soutenue en 1985 par F.D. sur « Signes graphiques et unités linguistiques : la réflexion des Latins sur l'écriture ». La première contribution, « Écriture et ambiguïté d'après les textes théoriques latins » distingue, à partir des textes des grammairiens, rhéteurs et dialecticiens et notamment d'après Quintilien et Saint Augustin, l'ambiguïté des mots, des groupes de mots et s'efforce de séparer les ambiguïtés spécifiques à l'écriture (dans le système graphique latin qui pratique la *scriptio continua* et ne note ni les accents ni la quantité des voyelles) et celles qui sont communes à l'écrit et à

l'oral. Dans la seconde contribution, « *Elementa* : Remarques sur le rôle de l'écriture dans la linguistique antique », F.D. montre comment l'histoire de la *grammatica* qui fut d'abord une science des lettres (de la lettre, *elementum*, aux ensembles de lettres c'est-à-dire à la syllabe, au mot, à l'énoncé et finalement aux textes) implique une certaine conception de l'étude de la langue écrite (développement de la morphologie et absence de la syntaxe) chez les Anciens pour qu'il y ait un langage humain est une *uox scriptilis*, articulée. Dans le dernier élément de cette sous-partie, « La prétendue confusion de l'écrit et de l'oral dans les théories de l'Antiquité », F.D. fait une mise au point. Pour les Anciens, l'écriture est considérée dans ses rapports avec la langue parlée et on considère toujours que l'invention de l'écriture est postérieure à l'apparition du langage. Mais dans les textes qui concernent non plus l'écriture mais la langue, les Anciens font comme s'il n'existait que la langue écrite (transcription de la voix humaine articulée parce que c'est la voix d'un être doué de raison). Les termes utilisés pour désigner la lettre qui est une notion complexe (du dessin à sa contre-partie orale, sa valeur) varient selon les auteurs. Ce n'est que tardivement et sporadiquement que l'on distinguera *littera* et *elementum*.

- 11 Sous le titre, « Sémantique, sémiologie, métalinguistique », sont regroupées trois contributions qui constituent la troisième sous-partie de la seconde partie. La première, la plus volumineuse de l'ouvrage, est intitulée « Homonymie et synonymie d'après les textes théoriques latins ». Elle est extraite d'un livre collectif sur l'ambiguïté et la première définition, très simple, que cite F.D. est tirée d'un recueil de *differentiae*. Tous ces indices montrent que la définition de ces termes dont le sens étymologique est presque identique n'est pas simple... Pour démêler l'écheveau des concepts qui se cachent derrière ces termes, F.D. emprunte successivement trois pistes : la dialectique, la rhétorique et la grammaire. En ce qui concerne la dialectique, elle convoque en particulier Martianus Capella, Boèce, Cassiodore, Isidore de Séville et Saint Augustin. En effet nous n'avons pas de documentation latine sur ce sujet avant le quatrième siècle de notre ère. Tous ces auteurs partent des *Catégories* d'Aristote (chez qui ce sont les choses qui sont dites *homonyma* ou *synonyma*) mais ils ont concilié les définitions d'Aristote avec un système apparemment plus ancien, que l'on peut attribuer à Speusippe, autre élève de Platon un peu plus âgé qu'Aristote qui part des noms et non des choses. Sont ainsi examinés *homonyma* et son équivalent latin *aequivoca*, *synonyma* et *univoca*, *polyonyma* et *multiuoca*, *heteronyma* et *diuersiuoca*, *paronyma* et *denominatiua* et les spéculations déployées pour justifier une terminologie qui varie d'un auteur à l'autre. Ce n'est que chez Augustin (*De dialectica*) que l'on trouve une vaste réflexion sur l'ambiguïté. L'*ars rhetorica* ne se préoccupe que de l'*homonymia* et de la *synonymia* et ces notions qui relèvent, la première de l'invention (et qui affecte toujours un mot) et la seconde de l'élocution (où elle est répertoriée comme l'une des espèces de l'*amphibolia* c'est-à-dire de l'ambiguïté) y occupent une place mineure. Les auteurs convoqués sont à peu près les mêmes que pour la dialectique en retranchant saint Augustin et en ajoutant Quintilien au premier siècle de notre ère. Dans certains passages de ce dernier, la *synonymia* est envisagée non plus, comme ailleurs, comme un phénomène du discours mais comme un phénomène du lexique. Dans les *artes grammaticae*, on trouve mention de l'homonymie et de la synonymie en deux endroits. D'une part dans certains traités tardifs (Charisius, Donat, Diomède, Pompeius et Isidore dans ses *Etymologiae*) figure un chapitre sur l'*amphibolia* (celle des rhéteurs) dans la « troisième partie », au titre du dernier des *uitia*. Par ailleurs, dans la plupart des traités de grammaire, le couple *homonyma/synonyma* est mentionné au chapitre sur les espèces de noms. On citera à part le cas de Varron chez qui apparaît la première attestation de ce couple en latin dans un passage (IX, 89) du *De lingua latina* (de

40 a.C.) où le but est de répliquer à des adversaires de l'analogie, qui prône la régularité linguistique, qui utilisaient ces phénomènes contre cette doctrine. F.D. décèle dans ce texte de Varron l'ébauche d'une dissociation entre signifiant et signifié. F.D. signale également le cas particulier de Priscien qui établit une équivalence entre *homonymon* et *uniuocum*, terme que les dialecticiens utilisaient pour traduire *synonymon*. F.D. conclut en remarquant que les Anciens avaient recours à une terminologie flottante et peu précise, qu'ils ne disposaient pas des notions modernes de signifiant / signifié, sens / référence - même si certains les pressentaient - et qu'ils rencontraient des problèmes de traduction des termes grecs. Ainsi, partant de la non-correspondance des mots et des choses, les Anciens - qui essayaient d'en rendre compte - ont en l'occurrence soulevé plus de problèmes qu'ils n'en ont résolus. La seconde contribution, « Sémiologie et métalinguistique chez Saint Augustin », a été rédigée en collaboration avec Marc Baratin. Il traite de sémiologie et de métalinguistique mais se propose surtout de préciser l'articulation de ces deux domaines chez Augustin. Le projet de ce dernier est de répondre à la question qui hante toute l'Antiquité : celle du rapport entre les énoncés et le monde. Dans le *De dialectica*, il propose une définition du signe avec signifiant et signifié et une classification des signes, naturels, conventionnels avec de multiples subdivisions. Le mot est un signe conventionnel (donc arbitraire) audible et visible, dans l'écriture. Mais tout mot est fondamentalement ambigu et renvoie, dans les énoncés, à la pensée du locuteur, sujet particulier qui conçoit les classes de choses dont les mots sont les signes. L'interlocuteur n'a donc aucun moyen de vérifier que son interprétation est correcte. Rien sinon la foi ne peut garantir la véridicité. Telle est la conclusion du *De magistro* qui trouve son achèvement dans le *De doctrina christiana*. C'est ainsi qu'Augustin utilise la dialectique, qui syncrétise aristotélisme et stoïcisme, pour ruiner le scepticisme. La troisième contribution, « Le propre et l'impropre chez Quintilien » est la publication d'une des dernières communications de F.D., prononcée en juin 1996, au colloque sur les « conceptions latines du sens et de la signification » organisé au Centre A. Ernout par M. Baratin et C. Moussy. Elle concerne un auteur que F.D. a aimé pratiquer. Elle montre comment Quintilien part d'une conception simple : les mots signifient les choses ; chaque chose possède un nom, propre. Mais il reconnaît les imperfections du langage : des choses ont plusieurs noms, des noms signifient plusieurs choses et enfin, en latin plus qu'en grec, certaines choses n'ont pas de nom. Aussi, le trope peut-il être meilleur que le nom propre. En effet la *significatio* consiste à faire comprendre le mieux possible ce qu'est la chose désignée ou le message que l'on veut transmettre. Finalement, la signification passe par la valeur que donne ou actualise le contexte et il n'y a de propriété qu'en contexte.

- 12 L'ouvrage s'achève, « en manière de conclusion », par un hommage à Georges Dumézil, « Le comparatisme de Georges Dumézil, Une introduction ». Cette dernière contribution témoigne de l'ouverture de F.D. dont les intérêts ne se limitaient pas à la grammaire, à la rhétorique et aux idées des Grecs et des Romains sur le langage. Elle avait été fortement marquée par les leçons de G. Dumézil, comme par celles de Greimas, et avait envisagé de faire avec G. Dumézil, dans les dernières années de la vie de ce dernier, un ouvrage rétrospectif qui aurait mis en évidence le fil rouge de l'œuvre d'un savant qui avait toujours proclamé qu'il n'appartenait à aucune école, qui pratiqua une autocritique constante et qui refusa tout conformisme - ce qui explique qu'il ait été tenu en quarantaine par « le conformisme universitaire et ses cloisonnements ». Dans cette introduction rédigée pour le Centre G. Pompidou en 1981, F.D. présente un hommage qui préfigure les multiples hommages écrits après la mort de Georges Dumézil en 1986. Elle retrace le parcours de G. Dumézil en posant quelques jalons : 1938 marque le passage du « jeune » Dumézil au « vrai »

Dumézil, à partir de 1947, les étymologies font place aux synthèses et à l'intérêt pour les questions de méthode, à partir de 1966, c'est l'heure des bilans. Elle rappelle les mots clés qui ont fait la notoriété de G. Dumézil : les trois fonctions et « l'idéologie » indo-européenne, en définissant l'idéologie comme « la structure conceptuelle d'où dérivent par exemple mythes et rites dans la religion ». Elle insiste sur la méthode, structuraliste – dans la mesure où c'est l'ensemble qui détermine et oriente ses éléments – et comparative, avec une comparaison visant à reconstruire un prototype commun préhistorique puis à expliquer à partir de ce prototype les exemples concrets qui avaient permis de le reconstituer. Elle insiste sur le caractère « génétique » de cette comparaison qui vise à restituer un état antérieur et non un phénomène permanent et universel et souligne que cette histoire « idéologique » est largement indépendante de l'histoire événementielle. Elle met enfin l'accent sur ce qui est pour elle l'apport le plus intéressant : le passage du mythe à la littérature comme on le voit à Rome où la mythologie se transfigure en histoire.

- 13 La lecture de cet ouvrage force l'admiration pour tous ceux qui ont eu l'ambition de s'attaquer à un tel sujet et qui, comme Françoise Desbordes, sont parvenus à clarifier la lecture de ces textes et à dissiper un certain nombre d'idées reçues en la matière. Ces « idées grecques et romaines sur le langage » ne sont pas simples et les hésitations de la terminologie et de l'idéologie qui la sous-tend d'un auteur à l'autre et parfois chez un même auteur montrent bien que la linguistique est une science qui a mis longtemps à se constituer. L'Antiquité nous a surtout légué des *artes*, des manuels pour ne pas mal parler. F.D. nous a mis en garde contre la tentation d'une lecture de ces œuvres avec une grille moderne. C'est pourquoi nous hésitons à ajouter une nouvelle anticipation en disant que les sciences cognitives contemporaines pourraient trouver un élément intéressant dans le schéma « addition, soustraction,, mutation, métathèse » qui est récurrent dans de nombreux textes grecs et latins sur le langage et sur son utilisation en rhétorique... Certes, en analysant un ouvrage, on peut toujours discuter les choix éditoriaux et regretter certaines lacunes. En l'occurrence, les choix éditoriaux ont été difficiles comme s'en expliquent les éditeurs aux pages 13 à 15. Personnellement, nous aurions aimé, en fin de volume, une bibliographie générale des ouvrages le plus souvent utilisés en dépit des références données à la fin de chaque article et aussi un index des notions le plus souvent évoquées.
- 14 Pour conclure, la lecture de ce livre, édité un an avant le dixième anniversaire de la mort de F.D., permettra à tous ceux qu'intéressent l'histoire de la grammaire et plus spécialement les théories des grammairiens latins et grecs de mieux les connaître et de mieux connaître aussi le regard avisé que prêta à leurs œuvres Françoise Desbordes, savant trop tôt disparu qui a su allier une connaissance magistrale et fine de ce pan du savoir de l'Antiquité à une attention éclairée aux questionnements linguistiques des années 1970 et suivantes avec ce bon sens et ce sourire volontiers teinté d'ironie qui la caractérisaient. On appréciera notamment la clarté de l'exposition et la rigueur de l'organisation de chacune de ces 22 études qui permettent de voir la place qu'a tenue F.D. dans l'élaboration de la linguistique de la fin du vingtième siècle en France, place qui consista en particulier dans une transmission éclairée et bien assimilée des idées des grammairiens grecs et latins sur le langage et sur leur(s) langue(s). On a là une excellente propédeutique à l'analyse des grammairiens latins.